

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire :

145 **Camera oscura (IX)**
Christian Sauvé

161 **Encore dans la mire**
Stanley Péan Jean Pettigrew
Bärbel Reinke Norbert Spohner
François-Bernard Tremblay



N° 9

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère

Des fictions de
Camille BOUCHARD
Béran EAGLENOR
Maxime HOUDE
Raymond PLANTE

Un article de
Jean-Jacques PELLETIER
*Maigret – L'enquêteur
au regard vide*
Une entrevue avec
Jean LEMIEUX



N° 8

L'ANTHROPOLOGIE DU POLAR

7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec, Canada et É.-U. : 27 \$

Europe (surface) : 32 \$ / 28 euros

Europe (avion) : 40 \$ / 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Je débute mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

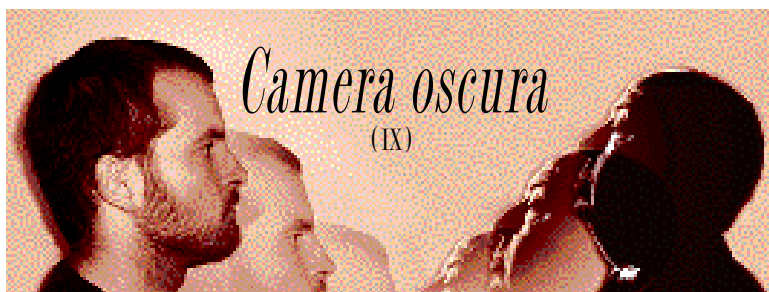
Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 9 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 9 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : décembre 2003

© **Alibis et les auteurs**



Après le désastre que fut l'été 2003 en matière de polar, l'automne a offert une bonne demi-douzaine de films tout à fait dignes de l'intérêt des lecteurs d'*Alibis*. En fait, les titres qui suivent ont un trait en commun : ils sont (presque) tous des divertissements honnêtes sans grande prétention. Pas de quoi crier au génie (dans un cas en particulier, on attendra la suite), mais quand vient le moment de meubler une froide soirée hivernale avec un ou deux choix au vidéoclub, rien ne sert d'être trop demandant.

Du pain et du beurre

Il va sans dire qu'au nombre de films qui paraît annuellement, tous ne peuvent pas être des chefs-d'œuvre : voilà pourquoi il vaut mieux ne pas entretenir d'attentes démesurées. Si les deux premières sélections ne révolutionnent rien et comportent leur part de fautes, elles se classent tout de même honorablement au rayon des machines à suspense finement huilée, des thrillers qui sollicitent notre attention.

Prenons **Out Of Time [Temps Limite]**. Situé en pleine Floride tropicale, ce film tourne autour du sheriff Matt Lee Whitlock (Denzel Washington), un solide gaillard qui semble à première vue incarner le modèle parfait du représentant de la loi et de l'ordre. Mais lorsque son ancienne copine a besoin d'argent pour une procédure médicale, voilà qu'il hésite à peine à lui prêter une valise bourrée de narcodollars confisqués. Hélas, la situation se complique lorsque la maison de la copine est incendiée et que sa dépouille carbonisée est retrouvée dans les décombres... sans la valise. Grâce à des coïncidences que l'on voit seulement dans ce genre de film, Whitlock est obligé de courir contre la montre pour tenter d'élucider l'affaire sans pour autant attirer l'attention



Photos : MGM



146

du FBI sur lui. Dans sa hâte de camoufler son implication dans l'affaire, sera-t-il tenté de commettre des crimes encore plus graves ?

Il n'y a pas grand-chose de particulièrement nouveau dans **Out Of Time**, scénaristiquement parlant. Le protagoniste défait par une petite faille morale, l'amie de cœur tragique, l'épouse ambitieuse, l'ami agaçant mais utile, les petits truands, les agents fédéraux arrogants sont des archétypes qui ont fait leur preuve. Idem pour le magot que tous recherchent, pour les revirements de situation, pour l'escalade des mensonges rendant la vie difficile à tous. Mais le film fonctionne précisément grâce à l'emploi judicieux de ces lieux communs, la montée impitoyable de la tension et la justesse de la réalisation. Le réalisateur Carl Franklin se contente de laisser l'histoire parler d'elle-même et la présente de la façon la plus efficace possible. Ce n'est pas un travail spectaculaire, mais c'est un travail efficace ; l'intrigue avance



Photo : MGM

rapidement, et seule la finale déçoit un peu par le recours à des clichés sans astuces.

Entre-temps, on admirera le professionnalisme de la production. Denzel Washington est irréprochable comme personnage principal, bien qu'il doive partager la vedette avec la direction photo : ce troisième film floridien de l'année (après **2 Fast 2 Furious** et **Bad Boys 2**) profite d'une atmosphère somptueuse, riche et torride. Tous les personnages sont couverts de sueur : on peut presque sentir leur soulagement quand ils entrent dans des édifices climatisés. On annonce la sortie du film sur DVD en plein mois de janvier : si vous ne pouvez pas vous payer un billet d'avion pour Miami, vous savez ce qu'il vous reste à faire...

Si **Out of Time** mise sur l'atmosphère avant de mettre son suspense en branle, **Runaway Jury** [Le Maître du jeu], un thriller adapté du roman de John Grisham, démarre en trombe et continue au même rythme. J'insiste sur le mot « adaptation », car si vous avez lu l'œuvre originale, vous serez sans doute fort surpris par le film. La trame de base reste la même : au cours d'un procès civil aux enjeux énormes, des « *jury consultants* » conseillant un cartel industriel sont surpris par l'arrivée en scène d'une femme mystérieuse qui semble être en mesure de contrôler les actions du jury.

147

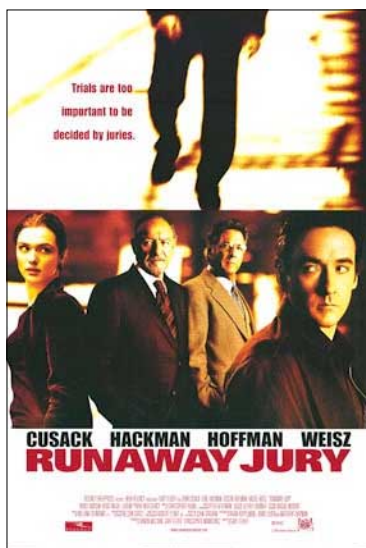




Photo : 20th Century Fox

Mais au-delà des prémisses et des noms de personnages, les amateurs du roman de Grisham pourront aborder le film comme s'il s'agissait d'une nouvelle œuvre. Au lieu d'un procès contre « *Big Tobacco* », le film s'intéresse à une

poursuite contre un fabricant de pistolets automatiques. Un changement étonnant mais nécessaire; depuis la sortie du livre en 1996, « *Big Tobacco* » a entre-temps perdu quelques procès civils avec des pénalités exorbitantes, rendant le précédent historique de l'intrigue beaucoup moins pertinent. En revanche, les manufacturiers d'armes n'ont pas encore perdu de poursuites au civil... et leurs produits sont plus spectaculaires à l'écran.

Le scénariste Brian Koppelman ne s'est cependant pas borné à changer ces détails: Grisham avait fait de l'avocat de la poursuite un manipulateur aussi retors que celui de la défense, dans le film il apparaît plutôt comme un bon idéaliste vertueux. Si les autres personnages restent à peu près les mêmes dans un cas comme dans l'autre, quelques-uns sont évacués de l'intrigue à des moments différents. Certaines sections du livre sont réduites à de simples microsecondes dans le film, lorsqu'elles ne sont tout simplement pas éliminées. Pour compenser, les méchants sont définitivement plus actifs sur l'écran que sur la page: le film ajoute quelques scènes d'action où les protagonistes se font courir après et taper dessus. Cré Hollywood!

Après tous ces changements, n'importe qui serait en mesure de se demander s'il reste quelque chose du livre, et – si oui – s'il

s'agit des bonnes choses. Surprise: non seulement la version cinématographique de **Runaway Jury** reste-t-elle fidèle à l'esprit et à la prémisse du livre, mais elle se révèle bonne en soi. Tout comme avec **Out Of Time**, l'intérêt tient



Photo : 20th Century Fox



à ces personnages forts et bien interprétés ainsi qu'à une intrigue captivante qui bouge rapidement. Le réalisateur Gary Fleder n'est pas particulièrement connu, mais sa prestation est souvent époustouflante; des montages vifs et des télesco-

pages de scènes permettent de faire avancer l'intrigue sans gaspiller une seconde. De plus, la réalisation réussit à bien utiliser une distribution du tonnerre : les fans de John Cusack, Gene Hackman, Dustin Hoffman et Rachel Weisz ne seront pas déçus de leurs performances.

En fait, les seuls défauts que l'on peut reprocher au film sont mineurs... et peut-être inévitables dans une œuvre qui privilégie la vitesse aux dépens du détail. On aurait voulu voir certains personnages plus souvent (Luis Guzman est dans le film comme un des douze jurés, mais soyez attentifs car il n'apparaît qu'à quelques reprises). Par ailleurs, le film passe trop vite sur les manipulations que le protagoniste emploie pour contrôler le jury – seulement un peu de psychologie inverse à la fin et c'est tout : le roman était nettement plus satisfaisant à cet égard. Seule autre ombre au tableau ; la finale un peu trop sentimentale, encore une fois inévitable peut-être, compte tenu du sujet du film.

Runaway Jury n'est pas le premier film à s'intéresser à l'art de la manipulation d'un jury (on se souviendra entre autres de l'infâme **The Juror**, avec Demi Moore, ou de **Trial by Jury**, avec Armand Assante), mais c'est certainement un des thrillers les plus satisfaisants de l'année. Réalisé avec compétence et adapté avec beaucoup d'astuce, voilà un choix assez sûr au vidéo-club. Non, ce n'est pas génial. Mais après une période de disette, une offrande honnête peut parfois ressembler à un festin.

Voleurs, escrocs et autres truands sympathiques

Le criminel, « bon » ou « méchant », a toujours été au cœur du polar, peut-être même davantage que le policier ou le détective. Pourquoi s'embarrasser de la loi et de l'ordre quand on peut tout simplement mettre en vedette un gentil truand en prise avec de pires bandits ? C'est un peu le propos des deux prochains films.

Le plus connu d'entre eux est certainement **Matchstick Men** [**Les Moins que rien**], le plus récent film de Ridley Scott, qui met en vedette Nicolas Cage dans le rôle d'un escroc de génie affligé d'une variété de tics obsessifs compulsifs. Il est imbattable lorsqu'il mène une arnaque ; il peut alors se faire passer pour n'importe qui, d'un agent fédéral à un touriste inoffensif à un riche homme d'affaires. Mais dès qu'il revient chez lui et délaisse son métier, ses tics prennent le dessus ; il doit tout nettoyer méticuleusement, fermer les portes à trois reprises (en comptant dans une langue étrangère) et dépendre sur des pilules à un degré qui ferait rougir d'envie un hypochondriaque.



Photo : Warner Brothers

Matchstick Men n'est pas tant un simple film d'escroquerie que le portrait d'un personnage sur le seuil d'une évolution fondamentale. Mais escroquerie il y a. Plusieurs escroqueries, même : les spectateurs avertis s'attendent sans doute à se faire eux-



Photo : Warner Brothers

mêmes berner et ils n'auront pas tort – c'est tout simplement ce genre de film. (Avec **Identity**, **Basic** et **Confidence**, on peut même dire que l'année 2003 nous y avait déjà préparés.) Les indices sont là et peut-être même un peu trop gros... mais peu importe : au-delà des détails fascinants sur la vie d'escroc professionnel et de l'efficace mécanique des arnaques pratiquées par les personnages, **Matchstick Men** est un drame personnel plus qu'un film noir.

Adapté du roman d'Eric Garcia, **Matchstick Men** respecte résolument le ton du livre et ajoute aux détails des escroqueries



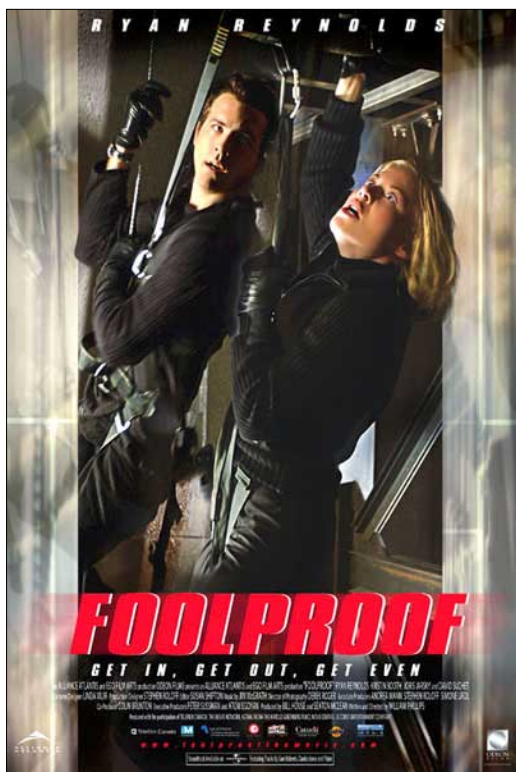
une étude approfondie du personnage principal. Cette décision thématique se reflète également dans la finale du film, qui semble un peu trop bonnement heureuse dans un contexte purement noir, mais qui s'avère tout à fait ap-

propriée si l'on considère que le film trace la transformation du personnage principal en un homme nouveau. Certains risquent d'être déçus; la plupart seront bien contents du résultat. Le criminel bourré de remords comme objet d'étude. Fallait y penser.

Ceux qui connaissent bien Ridley Scott reconnaîtront plusieurs des tics de réalisation qui ont affligé ses quelques derniers films : utilisation de stocks de films divers, séquences impressionnistes, cinématographie variée... Il s'agit de choix artistiques discutables, surtout lorsque l'histoire est aussi intimiste. Ceci dit, Nicolas Cage s'en sort très bien avec une autre variation sur les personnages complexés qu'il interprète si bien. Ses fans auront même droit à quelques moments jouissifs à le voir hurler à tue-tête dans une pharmacie, prouvant ainsi que Cage est rarement aussi amusant que lorsqu'il joue un personnage complètement déréglé.

En revanche, le trio de héros criminels dans **Foolproof** [À toute épreuve] est nettement plus conventionnel. À proprement parler, il n'est même pas exact de les qualifier de « criminels » puisqu'au moment où débute le film, ils ne font que s'amuser à concevoir des plans tout à fait théoriques pour cambrioler des endroits réels. Mais leur recherche d'un plan « *foolproof* » (« à l'épreuve d'un idiot ») devient dangereuse lorsque leur tout dernier chef-d'œuvre est dérobé... et exécuté. Mais ça ne s'arrête pas là : le criminel d'expérience ayant fait le coup à leur place décide de les faire chanter : ils devront l'aider à réaliser un autre coup fumant, sans quoi la police recevra des preuves bien convaincantes de l'identité de ceux qui auraient commis le premier crime. Seront-ils en mesure de coincer ce maître chanteur qui semble avoir prévu toutes les éventualités ?

Produit au Canada (c'est-à-dire à Toronto, très visiblement) avec un budget minuscule, **Foolproof** réussit quand même à éviter la plupart des problèmes que l'on associe d'ordinaire à ce



152

type de série B. Peu important les moyens employés, voilà un divertissement efficace et rondement mené. Ryan Reynolds et Kristin Booth animent le film en incarnant deux protagonistes beaucoup plus intéressants que ce à quoi on pourrait s'attendre. Comme à peu près tous les films de cambriolage, l'arnaque n'est jamais très loin et **Foolproof** fonctionne bien en se pliant assez fidèlement aux règles de l'art. Quelques raccourcis maladroits trahissent l'inexpérience du scénariste/réalisateur William Phillips (on pensera en souriant à la « barbiche maléfique » de Joris Jarsky en « Rob ») mais pour le reste, **Foolproof** se défend admirablement dans un sous-genre fort chargé depuis quelque temps. La distribution quasi confidentielle du film (seulement au Canada, et encore là dans moins de 200 salles) signifie que le film sera, pour plusieurs, équivalent à un *straight-to-video*. Jetez-y un coup d'œil : sans casser la baraque, **Foolproof** suit la formule et atteint tous ses objectifs.

Viva l'international !

D'une formule à l'autre, du crime à l'aventure, ce n'est pas d'hier qu'est venue l'idée d'une comédie mettant en vedette deux partenaires mal assortis et plongés malgré eux dans des situations difficiles. Hélas, les œuvres récentes dans le genre ont souvent été pénibles (rappelez-vous **National Security**). **The Rundown** [Le traqueur] ne s'annonçait guère différent. En vedette : l'ex-lutteur Dwayne "The Rock" Johnston dans le rôle d'un dur à cuire tenaillé par un caïd américain qui lui confie une dernière mission : aller en Amazonie retrouver son fils (Seann William Scott) et le ramener aux États-Unis. Cela paraît simple...



jusqu'à ce que le « propriétaire » du village de Helldorado, où est terré le fiston, refuse de coopérer. Il n'en faudra pas plus pour que s'ensuivent scènes de combats entre experts en arts martiaux, exploration archéologique, explosions et... *révolución*.

La première surprise du film, en fait, est de voir Johnston s'acquitter adéquatement de son

rôle, projetant aisément le charme et l'assurance physique nécessaire. L'autre surprise, c'est que le reste du film se déroule exactement comme il se doit ; rapidement, spectaculairement et de façon très amusante. Le mélange n'est pas sans passages à vide (il y a des singes, que dire de plus ?), mais



l'effet final est réussi. Certains combats, augmentés d'effets digitaux, sont à couper le souffle, alors même que la camaraderie

Photo : Universal Pictures



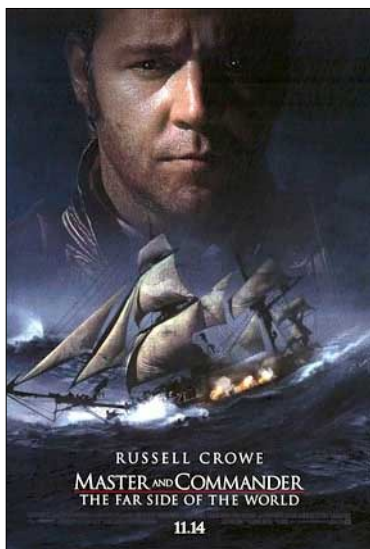
entre les protagonistes contribue à maintenir un intérêt constant pour leurs péripéties.

Alors que rien ne le laissait présager, **The Rundown** trouve tout à fait sa place à côté des autres films honnêtes et divertissants du trimestre. S'il vous manque

une seule autre raison pour y jeter un coup d'œil, sachez seulement que l'antagoniste est campé par le très saint Christopher Walken, patron des vilains impayables. (« *There's been a change in the narrative... an unexpected twist...* ») Charmant !

Master And Commander: The Far Side of the World [Maître à bord : De l'autre côté du monde] est tout autre chose. Premièrement, rien de prête à rire dans cette œuvre du réalisateur Peter Weir, une recreation fascinante de la marine du XIX^e siècle. Ici, c'est Anglais contre Français dans un combat à finir entre les deux côtés de la guerre napoléonienne. Rien à voir avec la fantaisie estivale de **Pirates of the Caribbean** : **Master And Commander** est d'un réalisme tout ce qu'il y a de sérieux.

Après un échange catastrophique avec l'*Acheron*, un navire français ultra-sophistiqué au large du Brésil, l'équipage du brave *HMS Surprise* doit composer avec les dommages laissés par la brève bataille. Étant donné les dégâts et les blessures, le docteur (Paul Bettany) suggère un retour au bercail. Mais le capitaine (Russell Crowe) ne l'entend pas ainsi et se lance à la poursuite de son adversaire.



Même si leur cible est plus large, plus manœuvrable et mieux armée, l'équipage du *Surprise* n'en démord pas : leur périple les amènera à contourner le Cap Horn en pleine tempête et à faire escale aux îles Galápagos.

Cette histoire, plutôt simple, n'est pas la raison d'être de **Master and Commander**, qui se veut plutôt une succession d'aventures à l'époque triomphante du bateau à voile : la récréation convaincante de la vie à bord d'un navire anglais de l'époque prend ici toute la place. Les conditions difficiles, la médecine primitive, la météo impitoyable, les marins ridiculement jeunes... le film est un voyage dans le temps vers une autre époque. Grâce aux nouveaux moyens de production cinématographique (le film a été tourné au même studio aquatique que TITANIC), le film atteint des sommets inégalés de réalisme. En salles de cinéma, les effets sonores à eux seuls sont une merveille, de la basse vibrante des canons aux craquements constants du bois du navire provenant de toutes les directions.

En revanche, les heureux détenteurs du DVD pourront profiter des sous-titres, car l'accent britannique ne facilite en rien la compréhension d'un texte crié dans des conditions difficiles. De



Photos : Stephen Vaughan



plus, malgré ce que l'on pourrait penser de l'excellente direction photo, elle est souvent trop chaotique et trop rapprochée pour que l'on puisse en saisir le plein effet au grand écran. Malgré quelques plans spectaculaires, le réalisateur Peter Weir préfère présenter les scènes d'action de façon très confuse et intimiste, un choix qui ne fera pas l'unanimité. On notera aussi un attachement bien modeste aux personnages, à l'exception évidente du capitaine et du docteur. Problème



Photo : Marc Hanauer

évident : tous les marins étant sensiblement du même âge, du même sexe et d'un même groupe ethnique, il n'est pas difficile de perdre la trace de quelques-uns d'entre eux.

Mais ceci n'enlève que très peu de mérite à **Master And Commander**, un film d'atmosphère qui prouve que, parfois, les nouveaux raffinements techniques de Hollywood ne débouchent pas toujours dans la débauche pure et simple d'effets spéciaux. Ce n'est pas un film particulièrement amu-

sant, mais personne ne niera sa force, son pouvoir de fascination et son côté satisfaisant. Un film d'aventures dans le vieux sens du terme, malgré le caractère épisodique que cela implique. Les cinéphiles équipés d'un bon système de cinéma maison seront... submergés.

Auteur ! Auteur ! Aut... à suivre !

Camera oscura n'a plus à expliquer le concept du réalisateur considéré comme véritable *auteur* d'un film. Le cinéma à suspense a donné forme à la théorie avec Hitchcock, dont l'œuvre était d'une uniformité beaucoup plus grande que ne pouvaient l'indiquer les scénaristes avec lesquels il travaillait. Encore aujourd'hui, des artistes tels David Fincher, Martin Scorsese ou Tim Burton continuent à représenter l'idée du réalisateur comme force créative principale derrière un film. Ce trimestre-ci, oh bonheur ! pas moins de trois de ces auteurs nous ont livré leur dernière réalisation en salles.

Wunderkind cinématographique, Robert Rodriguez appartient au club sélect de ceux pour qui l'étiquette d'*auteur* a été inventée. Réalisateur, scénariste, cinématographe, monteur, compositeur... il contrôle ses films avec la liberté que peut seulement obtenir celui qui travaille en marge des studios hollywoodiens, avec des résultats bien particuliers. Pour **Once Upon A Time In Mexico** [**Il était une fois au Mexique**], troisième volet de la trilogie inaugurée par **El Mariachi** et **Desperado**, le « look Rodriguez »

est de retour avec une force d'impact dévastatrice. À nouveau, même le grand écran semble trop petit pour contenir sa vision épique, voire « opératique ». Mélange habile d'action d'inspiration chinoise et de western à saveur latine, **Once Upon A Time In Mexico** est un exercice de style plus qu'une tentative de livrer une histoire. Ceci dit, peu de spectateurs resteront sur leur faim à cet égard; alors que **Desperado** avait une intrigue minimale, **Once Upon A Time** remplit l'écran de mercenaires, narcotrafiquants, militaires, politiciens, agents américains (CIA, FBI et DEA) en plus des inévitables *mariachis*.

Le tout débouche sur rien de moins qu'un coup d'État en plein *Dia de los Muertos*.

Plusieurs des acteurs au générique de **Once Upon A Time In Mexico** sont des habitués des films de Rodriguez, et il n'est pas surprenant de voir pourquoi ils sont de retour à voir la façon dont le réalisateur soigne leur image: Antonio Banderas, Salma Hayek, Danny Trejo et surtout Johnny Depp ont rarement été aussi bien servis par la caméra que dans ce film.



Photos : Columbia Pictures

Une chose est certaine, ce n'est pas une œuvre pour tout le monde ; la violence atteint un paroxysme presque onirique, stylisé à un degré proche de la fantasmagorie pure. Rodriguez est un réalisateur efficace et il donne à un film modeste une allure et un souffle qui rivalisent de majesté avec des films beaucoup plus ambitieux. Pour les amateurs de cinéma stylisé et les férus de Rodriguez, **Once Upon A Time In Mexico** est un triomphe incontesté. Réussite de l'auteur, plaisir du spectateur.

En revanche, la touche habituelle des frères Coen est beaucoup moins évidente quand vient le moment d'évaluer **Intolerable Cruelty** [Intolérable cruauté], leur dernier effort mettant en vedette George Clooney et Catherine Zeta-Jones. Ici, les Coens s'éloignent un peu de leurs thèmes habituels pour s'attaquer à une... comédie romantique. Mais pas n'importe quel type de comédie romantique, bien sûr. Dès la première scène, d'un cynisme remarquable (un producteur hollywoodien surprend sa femme en flagrant délit d'adultère : elle s'échappera en l'attaquant avec son *Lifetime Achievement Award*, mais il aura le dernier mot en photographiant ses blessures !), il est évident que ce film ne sera pas une comédie romantique rose bonbon. Le générique d'ouverture renforce l'impression en combinant chérubins à l'entraînement et « Suspicious Minds » d'Elvis Presley. Ce que **Intolerable Cruelty** parvient à faire, c'est d'exploiter un profond cynisme romantique au profit d'une histoire d'amour et d'humour. Ici, toutes les femmes sont à la recherche de fortunes faciles et tous les hommes sont prisonniers de leur propre libido. (Naturellement, personne ne prétend que ce film est un reflet fidèle de notre réalité, même si à Hollywood, personne ne peut jurer de rien.) Est-ce que Clooney, en avocat renommé mais blasé, a finalement trouvé sa mesure avec Zeta-Jones, une soi-disant « carnivore » en quête d'indépendance financière ? Le cynisme des frères Coen parviendra-t-il à bout des

158



conventions du film romantique ? Faudra attendre jusqu'à la toute fin pour savoir.

Ceci dit, **Intolerable Cruelty** se rattache aux champs d'intérêt de *Camera oscura* de par son utilisation de plusieurs des tics habituels des films noirs (la vision corrompue du monde, les avocats véreux, les clichés d'un drame juridique) au profit d'un regard différent sur les comédies romantiques. Le résultat est suffisamment drôle et étrange pour mériter l'étampe des Coens. Si leur bizarrerie légendaire n'est pas aussi prononcée que d'habitude, la plupart des deuxièmes rôles sont tout aussi délicieux ici que dans leurs autres films. (Attendez de voir l'assassin nommé « Wheezy Joe », ou le « Baron Krauss von Espy » !)

On remarquera que c'est la première fois qu'ils portent à l'écran un scénario qu'ils n'ont pas eux-mêmes écrit. Peut-être s'agit-il d'un développement intéressant dans leur carrière, ou bien d'une expérience qu'ils ne seront pas tentés de répéter. Peu importe ; il y a suffisamment de bon matériel dans **Intolerable Cruelty** pour plaire aux amateurs de thrillers policiers, même ceux qui, normalement, ne se hasardent jamais à visionner une comédie romantique !



Enfin, il est difficile de parler de réalisateurs/auteurs sans mentionner Quentin Tarantino, celui par lequel le cinéma criminel a tellement changé d'allure depuis 1994 et **Pulp Fiction**. Après un silence prolongé depuis **Jackie Brown** (1997), voici qu'il revient à l'écran avec **Kill Bill Volume 1**. Mais comme le titre le suggère, il ne s'agit que d'un demi-retour : il faudra attendre quatre mois avant de voir la conclusion en salles. Il serait tentant de discuter de ce premier volume, des indulgences fantastiques que se permet Tarantino, de la



Photo : Miramax

violence grand-guignolesque, des performances exceptionnelles, de la réalisation délicieusement originale ou bien du sentiment de bonheur complet que les cinéphiles auront à confronter une œuvre d'un véritable féru du cinéma. Mais ce ne serait que juger une moitié de film, et c'est pourquoi il faudra attendre la sortie du deuxième volet avant d'en parler de façon intelligente. À la prochaine chronique, donc...

Bientôt à l'affiche

Vous aurez compris que le film le plus attendu du trimestre hivernal sera sans doute **Kill Bill Volume 2**, prévu pour la mi-février 2004. Sinon, les gros canons de la prochaine livraison de *Caméra obscure* seront des œuvres historiques, de l'après-guerre civile américaine (**The Last Samurai**, mettant en vedette Tom Cruise) à la Deuxième Guerre mondiale (**The Great Raid**). D'autres titres à l'allure mystérieuse promettent également certains frissons : **Torque**, **Mindhunters** et **The Big Bounce**, surtout, mais aussi **Taking Lives**, ce dernier film mettant en vedette Angelina Jolie qui avait reçu un battage publicitaire important lorsqu'on avait annoncé le tournage d'une scène sur le pont de Québec... Peu importe ; on en reparlera à la prochaine livraison.

En attendant, bon cinéma !

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



ENCORE DANS LA MIRE

de

Stanley Péan, Jean Pettigrew,
Bärbel Reinke, Norbert Spehner,
François-Bernard Tremblay

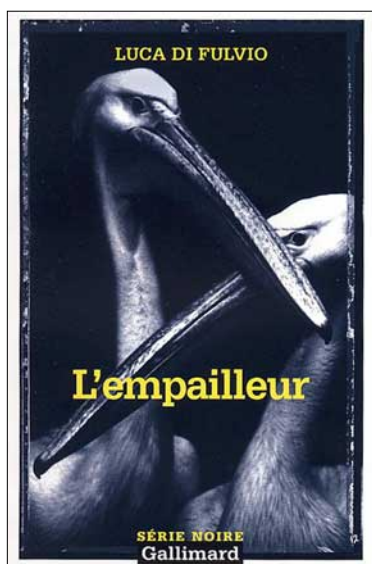
Des machabées pour l'empailleur

Plus je lis de romans policiers, plus je constate des différences marquées entre la production américaine et celle des auteurs européens. (Les Anglais, une fois de plus, sont un cas à part...) Pour simplifier (la question mériterait d'être débattue longuement), je dirai qu'en général les auteurs américains, grands producteurs de thrillers, privilégient l'extraordinaire avec force rebondissement, coups de théâtre, fausses pistes, vrais/faux coupables, récits entremêlés, etc., alors que les Européens préfèrent l'ordinaire, le quotidien, ils ont une approche plus réaliste, plus terre à terre. Évidemment, cela donne des romans qui sont souvent moins rythmés, moins « thrillants », moins « fabriqués » aussi, ce qui ne signifie pas pour autant qu'ils soient moins intéressants, bien au contraire.

C'est le cas de *L'Empailleur*, le premier roman de Luca di Fulvio à paraître dans la Série Noire. C'est une histoire de tueur en série, mais pas vraiment un thriller : c'est aussi autre chose,

beaucoup d'autres choses. Ça pourrait s'intituler « Les temps sont durs pour l'inspecteur Amaldi ». Qu'on en juge...

Quand celui que l'on va nommer « L'empailleur » fait ses premières victimes, il y a une grève des éboueurs qui complique la vie de tout le monde, y compris celle des flics. Ensuite, Amaldi reçoit un appel à l'aide d'une belle étudiante persécutée par un maniaque du téléphone, des documents sur un incendie important disparaissent et l'agent Ajaccio est hospitalisé avec une maladie mortelle. Tout cela a l'air bien disparate et, dans un premier temps, il est à peu impossible de rendre compte de tout ce qui arrive. Puis, tranquillement, au fil des pages, avec un rythme de sénateur, Di Fulvio tisse sa toile, relie tous ces éléments et nous entraîne à la suite de cet inspecteur Amaldi, un flic à l'européenne qui va en voir de toutes les couleurs. Car son adversaire est un homme très intelligent. On devine assez vite qui est cet empailleur, mais cela n'enlève rien à l'intérêt de cette histoire complexe.



Le seul défaut de ce livre, c'est que la narration manque un peu de nerf par moments, on a l'impression que les choses traînent, mais n'est-ce pas comme ça que les choses se passent réellement dans une enquête de ce type : de grands moments de calme où on fouille des dossiers, on décode, on parcourt des listes, on interroge des dizaines de témoins (souvent en vain...), puis des moments de tension, de danger, et une course contre la montre finale où l'auteur nous prouve toute sa maîtrise du genre.

Un auteur à découvrir... (NS)

L'Empailleur

Luca Di Fulvio

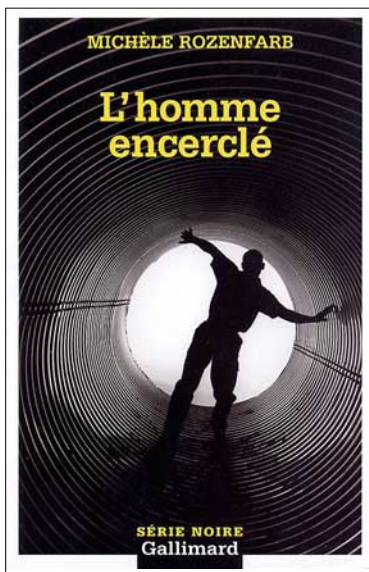
162 Paris, Gallimard (Série Noire), 2003, 353 pages.



Plus maniaque que ça, tu deviens psy...

Bizarre, vous avez dit bizarre... ? Je ne le souhaite à personne, mais nous avons probablement tous un Jean Raizaud dans notre entourage. Un type maniaque (c'est peu dire !) dont l'horaire quotidien est réglé comme du

papier à musique. Chaque jour ressemble au précédent, heure par heure, minute par minute. Tout est ritualisé à l'extrême et le moindre accroc à cette routine infernale fait que le malheureux est « déstabilisé », une expression qu'il va employer souvent dans cette histoire dingue où le « héros » tient un journal de ses moindres faits et gestes. Il me rappelle, toutes proportions gardées, le personnage principal du roman de Patrick Süskind, *Le Pigeon*. L'univers feutré, minuté, le cocon de Raizaud (un nom emprunté au roman *Vipère au poing* d'Hervé Bazin. Attention : indice pour lecteurs cultivés...) va être pulvérisé quand il sera accusé (à tort) du meurtre de son père. Par la suite, il décide de supprimer (par la pensée) un certain nombre de gêneurs, de gens qui, par leurs paroles ou leurs actes, lui apparaissent comme des persécuteurs. Le problème, c'est que chaque fois qu'il souhaite la mort de quelqu'un, il le note aussi dans son journal. Et quand la personne meurt effectivement (jamais de sa main), il est persuadé qu'il possède des dons psychiques... La justice, elle, voit la situation d'un autre œil.



Tout cela donne un petit (153 pages) roman tordu qu'il est difficile de lâcher, même si le personnage principal, dont nous lisons les extraits de carnets, est pour le moins singulier et impossible. C'est à travers son esprit de maniaque que nous prenons conscience du piège machiavélique, de la toile qui est en train de se tisser pour mieux l'enserrer, l'étouffer. Qui manigance tout cela ? C'est là, me semble-t-il que l'auteur a pris un risque avec ses références à l'œuvre de Bazin, même si par ailleurs le dénouement reste prévisible (il n'y a que très peu de personnages).

Bref, un de ces drames psychologiques étouffants, mais efficaces en diable, dont les auteurs français surtout (ou les Anglais) ont le secret. Michèle Rozenfarb est psychanalyste. Les maniaques, elle connaît ! Après *Chapeau !* et *Vagabondages*, *L'Homme encerclé* est son troisième roman à paraître dans la Série Noire. (NS)

L'Homme encerclé

Michèle Rozenfarb

Paris, Gallimard, (Série Noire), 2003, 154 pages.



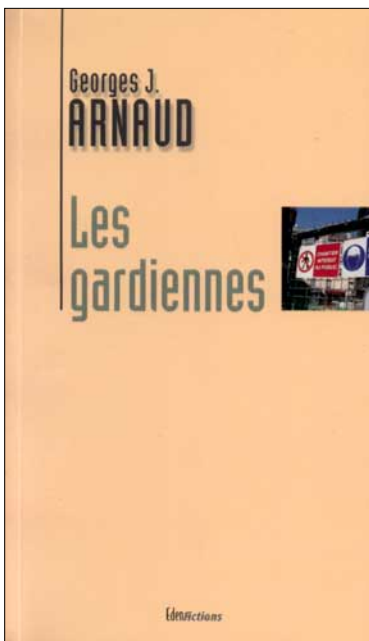
Quand on est pro, on est pro !

Alors que *la Compagnie des glaces* est en train de se faire mettre en case avec la récente sortie des premières bandes dessinées (automne 2003 chez Jotim-Dargaud) et que la nouvelle époque de ce même univers (qui comprend près de 90 romans) paraît, au Fleuve noir, au rythme étonnant d'un livre de 280 pages tous les deux mois, les polars de Georges-Jean Arnaud sont aussi réédités au Masque dans la collection « Les Intégrales ». La petite plaquette qu'il présente ici n'a rien d'habituelle, mais l'atmosphère qui s'en dégage n'est pas sans rappeler des titres à succès comme *Noël au chaud* ou *Afin que tu vives*.

Claire Dejean ne sait trop comment réagir : depuis que les bulldozers ont commencé à creuser le terrain vague d'en face, le téléphone n'arrête plus de sonner et les visiteurs affluent à sa porte. Simon, son fils, qui donnait des nou-

velles de manière sporadique, vient de la munir d'un téléphone cellulaire et il appelle plusieurs fois par jour pour s'enquérir des travaux d'excavation. Si ce n'était que ça... La vieille Augusta Merval, avec qui elle était brouillée depuis des années, vient prendre le petit-déjeuner tous les matins depuis que les bulldozers ont commencé leurs activités. Cette dernière est la mère d'Élodie, l'ex petite amie de Simon, celle qui a mystérieusement disparu après leur séparation. Pour les deux vieilles, la terre remuée du terrain vague ravive des souvenirs et des cicatrices bien enfouis, mais que ramènera-t-elle vraiment à la surface ?

Même si sa participation au genre a relativement diminué depuis quelques années, le grand Arnaud n'a pas abandonné le polar. Avec cette petite plaquette d'à peine une soixantaine de pages, il garde le lecteur en alerte jusqu'à la chute finale. L'atmosphère est lourde et la guerre des nerfs que se livrent les deux femmes est insoutenable. C'est un petit roman (novella) bien écrit même si c'est un peu court, mais on



dévore le texte d'une seule traite. Rarement l'auteur, qui a peu touché à la nouvelle, nous a-t-il présenté d'aussi courts textes. Il s'agit, en fait, d'une commande de la maison d'édition Éden, spécialisée dans les beaux livres, et qui trie sur le volet ses auteurs qui sont là sur invitation dans cette collection de petits romans noirs qui compte déjà bon nombre de grands noms dont Daeninckx, Demouzon, Andreuon... et maintenant Arnaud. (FBT)

Les Gardiennes

Georges-J. Arnaud

Éden productions (Édenfictions), 2003, 60 pages.



Un nid de questions

Deborah Saint James est-elle vraiment le personnage central du douzième roman d'Elizabeth George, *Un nid de mensonge* ?

Guy Brouard, un millionnaire qui, malgré ses soixante-neuf ans, nage tous les matins dans les eaux glacées de la Manche, est trouvé mort sur la plage, une pierre enfoncée dans la gorge. Une amie de jeunesse de Deborah Saint James, China River, est accusée de ce meurtre sordide par la police de Guernesey. Deborah, aidée par son mari, s'empresse d'enquêter sur ce meurtre. Comme tout lecteur fidèle d'Elizabeth George le devine déjà, ce sera lui le véritable enquêteur. Très bien. C'est la manière de George.

À ma grande déception, après ce coup d'envoi assez prometteur, la trame policière est cependant laissée en plan afin de faire place à une étude approfondie de la psyché du couple Saint James et des rapports fraternels entre Guy Brouard et Ruth, sa sœur aînée, d'une part, et de China River et de son frère Cherokee, de l'autre. Guy et Ruth font partie de ce lot d'enfants juifs qui ont survécu à l'holocauste grâce à l'accueil de familles anglaises. Si Ruth a vécu pour son frère cadet toute sa vie, lui, bien qu'il ait été un frère fidèle, fut plutôt un homme volage qui ne s'est rien refusé dans la vie : il a eu beau-

coup de femmes et a toujours été attiré par les très jeunes, ce qui implique que les pères et frères de ces jeunes femmes apparaissent comme une mine de coupables potentiels, sinon probables, du meurtre... mais l'auteure ne l'entend pas de cette oreille-là. Quant à China River et Cherokee, ils arrivent de Californie et ont des rapports difficiles. Ils partagent une mère qui a toujours préféré l'engagement pour toutes sortes de causes militantes à son rôle maternel. S'ils n'ont pas le même père, tous deux se ressemblent quant à leur inaptitude à intégrer le rôle de leur père respectif dans leur vie.

Bref, c'est à se demander si ce n'est pas le voyeurisme ambiant (psycho-réalité à la place de la si chic télé-réalité) qui pousse Elizabeth George à entrer dans ce genre d'introspection. Dans un roman de littérature générale, le parallélisme des deux rapports frère-sœur serait sûrement très intéressant à exploiter, mais dans un polar, le lecteur espère autre chose. Comme du suspense, par exemple. Elizabeth George aspire-t-elle (tout comme Ruth Rendell dans ses derniers romans) au statut de « littéraire » ? Ce n'est pas la place pour déclencher une discussion sur le



mépris que certains auteurs du genre portent sur eux-mêmes, mais cette idée a quand même effleuré mon esprit tout au long de ma lecture.

Néanmoins, si les trois cents premières pages avancent difficilement et sans qu'on sache trop où l'intrigue nous entraîne, les deux cents dernières se lisent d'une traite : enfin, le suspense est au rendez-vous et la conclusion, somme toute, surprend par son aspect imprévisible.

Malgré ce final, *Un nid de mensonges* est un polar plutôt raté, alors que Deborah Saint James est quelque peu laissée sur la paille par sa créatrice, et donc seuls les inconditionnels d'Elizabeth George y trouveront leur compte. (BR)

Un nid de mensonges

Elizabeth George

Paris, Presses de la Cité, 2003, 527 pages.



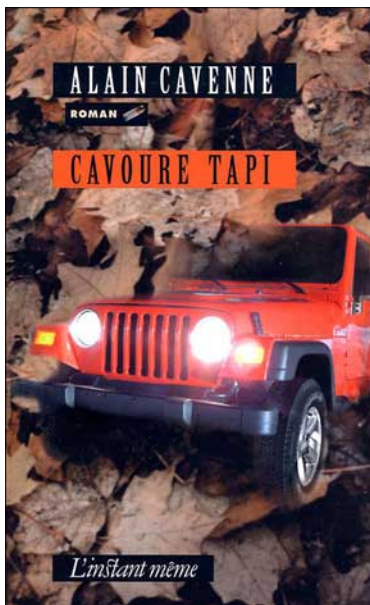
Cavoure tapi... et restes-y !

Alain Cavenne, pseudonyme d'Alain Gagnon, a créé le personnage Alain Cavoure en 1994 alors qu'il se commitait pour la première fois avec *L'Art discret de la filature*. C'était chez Québec Amérique, dans la défunte collection Sextant, qui nous vaut aujourd'hui d'avoir les éditions Alire et nous les en remercions bien bas. Cavenne récidive avec son quatrième roman, *Cavoure tapi*, son deuxième polar dans lequel on retrouve avec grand plaisir (sic !) son détective Alain Cavoure.

Alain Cavoure, un ancien employé de l'Institut Arsène-Fleury devenu détective privé, est engagé par ses anciens employeurs pour mener une enquête sur l'important projet de recherche : Petronia. Il s'agit en fait d'une bactérie dévoreuse de pétrole pour contrer rapidement les marées noires. D'autres laboratoires de recherche à travers le monde sont intéressés par le projet et la course aux brevets est lancée. Des chercheurs pourraient être tentés de traverser la clôture pour de bonnes sommes d'argent et Cavoure doit remettre son rapport sur des fuites qui auraient pu avoir lieu. Dès le début de l'enquête, Cavoure

se fait intercepter par deux tueurs à gages qui envisagent d'aller mettre un terme à la vie du privé, en plein bois. Cavoure prend la fuite, mais blessé, une balle dans l'épaule, il perd connaissance près de chez Marianne, une âme charitable qui recueillera le détective en bien piteux état. Quelle chance ! La dame est une ancienne infirmière et elle apportera tous les soins nécessaires à Cavoure afin qu'il puisse reprendre le collier et boucler rapidement son enquête afin que le nouveau couple qui s'est créé puisse consumer leur amour.

J'avais réellement hâte de voir la progression de Cavenne, surtout qu'il aurait été un *auteur remarqué* (4^e de couverture) pour ses deux derniers romans, mais d'entrée de jeu, l'avertissement à l'auteur, placé en liminaire du livre, est plutôt navrant : on y apprend toutes les doléances de Cavenne envers l'Institut Armand-Frappier parce qu'il n'a pas pu utiliser le nom de l'institution dans le roman... et puis après... ça rime à quoi ? Le roman démarre assez bien, mais l'humour de l'auteur et les vieilles blagues



qu'il propose au lecteur sont mauvaises : les jeux de mots tombent à plat, les métaphores sont convenues, les petites images poétiques déclamées par le narrateur ne cadrent pas du tout avec le ton. S'ajoute à tout cela, au chapitre 7, l'emploi de procédés narratologiques douteux où il semble être permis que la narration change de point de vue en plein milieu d'un paragraphe, et plusieurs fois par la suite dans le même chapitre. Comment un narrateur à la première personne peut-il raconter des événements qui se déroulent autour de lui alors qu'il est en plein sommeil ? En plus, la volonté qu'a Alain Cavenne à ne rien vouloir raconter d'intéressant et à tomber dans des définitions et des explications scientifiques qui ne servent le texte en aucun cas n'arrangent certainement pas *le plaisir du texte*, pour reprendre l'expression de Roland Barthes.

Pour le reste, le roman est moralisateur et le monsieur a toutes sortes de préjugés ridicules contre la cigarette, Guy Bertrand, Stéphane Dion, Jean Chrétien, etc. Bref, *Cavoure tapi* est un roman qui aurait gagné à être beaucoup plus encadré. C'est soporifique au possible et ça rejoint pas mal en cela le roman de 1994 qu'était *L'Art discret de la filature*. (FBT)

Cavoure tapi

Alain Cavenne

Québec, L'instant même, 2003, 321 pages.



Salade russe !

Je suis mort hier est le quatrième roman d'Alexandra Marinina à paraître en traduction française. Cet ancien lieutenant de la police de Moscou, très populaire en Russie, a écrit dix-sept polars dont plusieurs mettent en scène l'inspectrice de la milice de Moscou, Nastia Kamenskaïa, aidée ici par son amie Tatiana Obraztsova, juge d'instruction, plus connue sous son pseudonyme de Tatiana Tomilina, auteur de romans policiers à succès. Le titre est aussi la première phrase

du roman, partiellement raconté à la première personne par Alexandre Oulanov, hôte d'un *talkshow* télévisé, qui vient de comprendre que sa femme a engagé un tueur à gages pour le liquider. Peu avant, le patron de son émission et une journaliste ont été tués dans l'explosion de leur voiture. Pour compliquer encore davantage une situation qui l'est déjà pas mal, un député de la Douma est assassinée à son tour. À partir de là, il est difficile de rendre compte des nombreux méandres d'une histoire complexe où trois affaires, en apparence indépendantes, ont en fait des liens importants.

Ce qui ne facilite pas la lecture de ce roman par ailleurs tout à fait fascinant, ce sont les noms des protagonistes. Non seulement il faut un sacré effort de concentration pour retenir les noms de la multitude de personnages mais, en plus, les Russes ont plusieurs noms ou plusieurs manières de nommer les mêmes personnes d'où une impression de vertige... On finit par s'y habituer, mais il faut constamment être vigilant. À travers cette histoire, on découvre un peu la Russie d'aujourd'hui, ses forces de



police, la corruption de certains milieux, les trafics d'influence.

Comme Tatiana Machinchoskaïa est aussi romancière, il y a parfois des considérations intéressantes sur le roman policier, sa valeur littéraire, le snobisme des élites, l'intérêt du public et toutes ces sortes de choses passionnantes qui alimentent les colloques, les congrès de fans ou les pages des revues littéraires spécialisées.

Malgré les obstacles (intrigue très complexe, personnages trop nombreux, noms impossibles), je n'ai pas pu m'empêcher de terminer la brique car l'auteur sait relancer l'intérêt.

Quelques réserves... Ça manque un peu de passion, de chaleur et il y a malheureusement, à la fin, un de ces coups de téléphones qui arrivent à point nommé pour devenir un coup de théâtre dont on se serait bien passé. J'ai de plus en plus de mal à accepter l'heureuse intervention du hasard dans des affaires criminelles complexes. Ça donne malheureusement l'impression que l'auteur, s'étant piégé, fait appel à la providence pour le tirer de là. Ce qui n'est pas très *fair play*, n'est-ce pas mon cher Watson ? (NS)

Je suis mort hier

Alexandra Marinina

Paris, Seuil (Policiers), 2003, 379 pages.



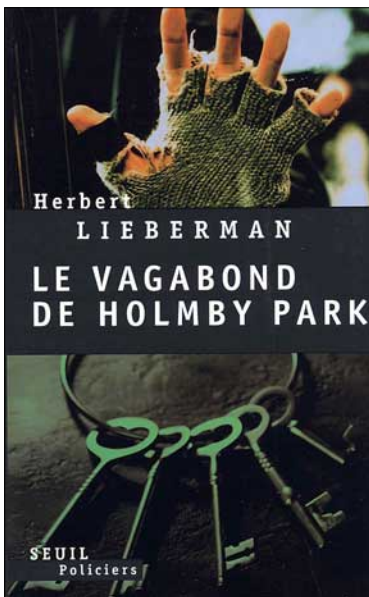
Quand la cloche cloche...

Pour une grande majorité de lecteurs, Herbert Lieberman est avant tout l'auteur de *Nécropolis*, polar remarquable qui, dans les années soixante-dix, les introduisait pour une première fois dans l'univers extrêmement glauque et fascinant d'un médecin légiste de New York. Or, *Le Vagabond de Holmby Park* est, si je compte bien, le douzième roman de Lieberman traduit en français et, encore une fois, Lieberman nous propose une histoire qui, comparée à son chef-d'œuvre, laisse un peu à désirer. Et c'est malheureux de dire cela ainsi car, pour tout autre auteur qui n'aurait pas un « classique » à son actif, on aurait

tendance à parler, dans ce cas-ci, d'une belle prestation, voire même d'un tour de force.

De fait, l'idée de base est audacieuse : faire mener une enquête par un retardé mental, un itinérant qui hante Holmby Park, un espace de verdure perdu en plein Los Angeles. C'est là que Dingo, sans le vouloir et sans trop comprendre ce qui se passe, assiste au viol et au meurtre d'une jeune femme qui, dans son esprit perturbé et amnésique, devient aussitôt la personification de sa sœur. S'imaginant Sherlock Holmes ou Miss Marple, perdu dans ses souvenirs éparés et incapable de s'exprimer correctement, Dingo, à partir d'un simple tube de rouge à lèvres, part à la recherche de son hypothétique sœur alors que, derrière lui, le gang des Verrouilleurs tente de tuer le seul témoin du drame.

Pour le lecteur, cela se présente ainsi : d'un côté, il y a la trame de Dingo, écrite à la première personne, ce qui lui permet de plonger littéralement dans l'esprit totalement « à côté de la traque » de ce pauvre désinstitutionnalisé amnésique ; de l'autre, il y a celle, plus terre à terre et écrite à la troisième personne, qui rend



compte de ce qui se passe vraiment autour de Dingo et met en scène l'enquête des policiers qui, même si cela leur prend un temps énorme, finissent par croire ce que leur raconte ce pauvre *freak* de la rue et par comprendre que tout ça n'est pas un tissu d'élucubrations, mais bien de précieuses informations qui pourraient leur permettre de démembrer un groupe criminel passablement difficile à coincer, les fameux Verrouilleurs (le gang est appelé ainsi parce qu'il est dirigé par le propriétaire d'une serrurerie).

Alors, pourquoi parler de demi-réussite ? Eh bien parce que si l'idée est effectivement audacieuse, le résultat final, lui, tend à montrer qu'il n'est pas si facile que ça de nous faire passer d'une trame à l'autre — je devrais plutôt dire d'une « réalité » à l'autre — sans que l'une ou l'autre ne souffre de la comparaison. Car la réalité de notre clochard, extrêmement étriquée et sans ressources, ne peut qu'être traitée en redondances et en boucles et en imprécisions au détriment de l'enquête, ce qui nous donne inévitablement des longueurs (qui, faut-il le préciser, ne sont pas des défauts narratifs mais bien des données incontournables de l'esprit de Dingo), alors que, du côté de la narration plus conventionnelle de la réalité des policiers, on ne s'attarde guère sur la psychologie des acteurs pour se concentrer plutôt sur la mécanique infernale de la vie policière et son efficience — ou non efficience, selon le cas — (et c'est pourquoi cette trame est à la troisième personne).

Or, les passages incessants d'une trame à l'autre montrent justement les faiblesses de l'une et de l'autre : le manque de suspense de celle à la première personne, le manque de psychologie de celle à la troisième personne. Difficile alors de prendre un vrai plaisir de lecture et, encore une fois, disons que c'est la principale raison qui fait qu'on a un sentiment de déception et de demi-réussite qui nous reste en mémoire une fois le livre fermé.

Malgré tout, *Le Vagabond de Holmby Park* n'est pas un mauvais livre, mais plutôt le fruit du pari extrêmement audacieux de son auteur, celui de donner la parole à ceux qui, trop souvent

dans notre « réalité », ne l'ont jamais. Ne serait-ce que pour ça, il faut saluer la tentative de Lieberman. Et peut-être relire *Nécropolis*. . . (JP)

Le Vagabond de Holmby Park

Herbert Lieberman

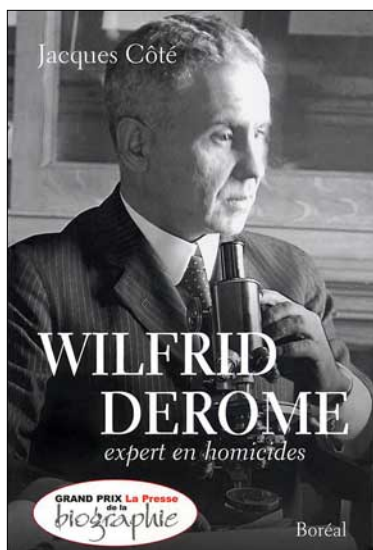
Paris, Seuil (Policiers), 2003, 379 pages.



Exhumation d'une légende

Avec le succès d'auteurs comme Patricia Cornwell ou son émule américano-montréalaise Kathy Reichs, on s'étonne guère de voir émerger la figure du médecin-légiste comme un nouvel archétype de la littérature policière. En ce sens, on peut dire que *Wilfrid Derome, expert en homicides*, l'excellente biographie que vient de consacrer le romancier Jacques Côté à ce pionnier de la médecine légale et des sciences judiciaires tombe à point. Il faut dire que chez *Alibis*, on guettait la sortie de cet ouvrage, couronné par le Grand Prix *La Presse* de la biographie, avec d'autant plus d'intérêt qu'il est presque né en ces pages. En effet, doit-on rappeler que Côté, auteur de deux polars dont le plus récent (*Le Rouge idéal*, Alire 2002) a mérité le prix Arthur-Ellis volet francophone cette année, avait publié dans notre premier numéro un article visant à raviver le souvenir de cette figure méconnue de l'histoire québécoise ?

Fondateur du premier laboratoire de médecine légale en Amérique du Nord, Wilfrid Derome aura en quelques années de carrière laissé une marque indélébile sur la pratique de sa profession. Vedette médiatique à son époque, Derome jouissait d'une renommée qui dépassait largement les frontières de la province de Québec, ainsi qu'en témoignait d'ailleurs la préface qu'avait signée Victor Balthazar, expert en balistique et ancien professeur de Derome, à son ouvrage fondateur *Expertise en armes à feu*. Encensé de son vivant par tous ses contemporains du domaine des sciences judiciaires, Wilfrid Derome entretenait d'excellents rapports avec les grands bonzes de son champ d'activités, de part et



d'autre de l'Atlantique, dont Calvin Goddard, fondateur du laboratoire de Chicago, passé à l'histoire comme le balisticien d'Elliott Ness.

Dans une série de chapitres courts qui s'apparentent à des nouvelles policières, Jacques Côté retrace les étapes de la carrière de cet esprit qui a su briller simultanément comme toxicologue, balisticien, graphologue, biologiste, photographe judiciaire et médecin légiste. D'un « cas » à l'autre, l'auteur esquisse le portrait nuancé et réaliste de ce personnage plus grand que nature et essentiel dans la marche du Canada français de la Belle Époque vers la modernité du Québec contemporain. Et même s'il s'autorise quelques libertés romanesques dans le ton, on dévore néanmoins cette chronique des affaires criminelles célèbres ayant autrefois défrayé la manchette avec la même fascination qu'on éprouverait à la lecture... de romans policiers, tiens donc ! (SP)

Wilfrid Derome, expert en homicides

Jacques Côté

Montréal, Boréal, 2003, 446 pages.



C'est là que ça se corse...

Que ma blessure soit mortelle !, de François Canniccioni, est paru dans la nouvelle collection « Le Treize noir » des éditions La Veuve noire, que les médias persistent à présenter comme une maison s'adressant aux jeunes, alors que l'éditrice affirme à qui veut l'entendre que les romans qu'elles publient s'adressent aux jeunes... adultes (adolescents) et aux adultes. Cette confusion, si elle n'est pas rapidement dissipée, risque fort de handicaper l'essor de cette nouvelle et intrigante incursion sur l'autoroute déjà congestionnée de l'édition québécoise.

« Que ma blessure soit mortelle » ou, plus précisément, « Che la mia ferita sia mortale », est une inscription que l'on trouve sur les couteaux corses à manche pliant, couteaux servant à bien des choses, notamment à étripier les victimes des fameuses vendettas, ces vengeances à la corse qui ont fait une très mauvaise réputation à l'île de Bonaparte ! Est-ce à dire que ce roman est une histoire de vengeance ? Pas tout à fait, même si ça en a les apparences.



D'abord, je tiens à dire que ce récit fait partie de ces livres que je qualifierais de « plaisants », autrement dit, même si ce polar ne révolutionne pas le genre, il est très agréable à lire parce que l'histoire est intéressante, le style fluide et sans prétention, les personnages bien campés et, surtout, il y a une ambiance, un cadre magnifique : la Corse que, manifestement, l'auteur connaît très bien. On s'en doute, Canniccioni n'est pas exactement un nom calédonien ou biélorusse !

Or donc, à Bonifacio, magnifique village de pêcheurs (en 1950), des hommes meurent mystérieusement. Tout semble indiquer que le cruel Dominique Poggi veut amorcer une vendetta contre son ennemi de toujours, Jacques Tramoni. Mais quand le gendarme Leonard Agostino se lance dans l'enquête, il se rend compte que ces meurtres en série sont reliés à des événements qui se sont passés durant la Deuxième Guerre mondiale, notamment aux exploits du sous-marin français Casabianca et à son équipage. Rondement menée, selon les règles de l'art, l'intrigue nous accroche jusqu'au dénouement sans artifices ou *deus ex machina*. Il y a de la tendresse, voire de l'amour dans ce livre, un attachement à la terre natale qui transparait dans une *foultitude* de détails justes et savoureux.

Polar régionaliste, donc, mais dans le bon sens du terme et qui, toutes proportions gardées, me fait penser à l'excellent *On finit toujours par payer*, de Jean Lemieux. Dans le genre, ces deux romans sont des réussites et des expériences de lecture marquantes.

J'allais oublier... Le roman de Canniccioni peut être lu par les adolescents ! (NS)

Que ma blessure soit mortelle !

François Canniccioni

Longueuil, La Veuve Noire, 2003, 266 pages.

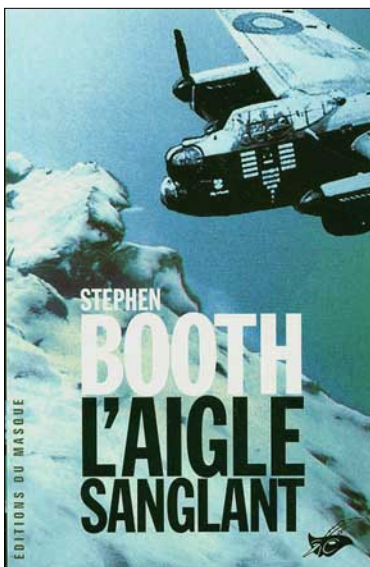


La chute de l'aigle...

Il y a des romans complets, comme il y a des pains complets. Tout est bon, rien à jeter.

Une couverture intrigante et prometteuse, un titre qui accroche, un texte de quatrième de couverture qui vous incite à commencer la lecture et, finalement, une histoire pleine de ces ingrédients qui font mon bonheur : une énigme liée à la Deuxième Guerre mondiale, (une épave de bombardier Lancaster autour de laquelle s'accumulent les cadavres), un couple de flics bien typés, et ce qu'il faut de rebondissements bien amenés, de manière à maintenir l'intérêt jusqu'au bout. Mais d'abord qu'est au juste un « aigle sanglant » ?

Il y a quelques siècles de ça, quand les Danois envahirent le Derbyshire, ils mirent un point d'honneur à exécuter avec la plus grande cruauté les rois saxons vaincus. On leur ouvrait la poitrine, on étalait la cage thoracique de chaque côté comme des ailes et on exposait le cœur. Ce charmant rituel sanglant était un acte symbolique pour célébrer les dieux scandinaves. Dans cette histoire, l'aigle sanglant, c'est l'épave d'un bombardier de la RAF qui s'est écrasé pendant la guerre sur les flancs d'un sommet du Peak District appelé Irontongue Hill. Alors qu'une tempête de neige fait rage, les cadavres



s'accumulent. Celui d'une femme d'abord, puis celui d'un inconnu, enfin celui d'un bébé gisant sous l'aile déchiquetée de l'avion écrasé. Ce sont les détectives Ben Cooper et Diane Fray qui vont tenter de démêler les fils d'une intrigue qui va passablement se compliquer avec l'arrivée de la petite-fille du pilote disparu. Son but : réhabiliter le nom de son grand-père qu'on avait accusé d'être responsable du crash et, pire, d'avoir déserté les rares survivants de l'accident, pour disparaître dans la nature. Aujourd'hui, il ne reste qu'un seul survivant, mais il refuse de parler à qui que ce soit !

Malgré un nombre élevé de personnages et quelques complications inévitables, *L'Aigle sanglant* est un roman d'atmosphère complexe intéressant à plus d'un point de vue. Il y a bien sûr cette énigme historique concernant l'accident du bombardier, l'enquête sur les meurtres, mais il y a aussi les relations entre les personnages, notamment le couple d'enquêteurs qui s'entendent comme chiens et chats. Cooper est un gars exaspérant de méthode, de calme, un type réfléchi, intelligent, excellent flic, alors que Fray est une enquêtrice ambitieuse, venue de la ville, qui lui en fait voir de toutes les couleurs, le bouscule, le critique pour mieux dissimuler sa vive affection, mêlée d'admiration.

On peut s'informer sur la carrière et les autres œuvres de Stephen Booth, un digne représentant de la nouvelle génération du polar britannique, en consultant son site : www.stephen-booth.com. (NS)

L'Aigle sanglant

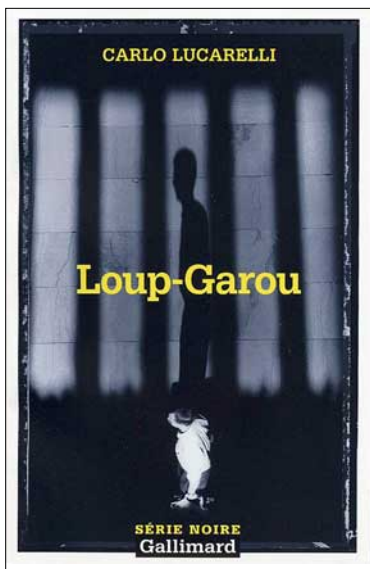
Stephen Booth

Paris, le Masque, 2003, 543 pages.



Laura et les loups-garous...

Le petit roman (ou la novella, avis aux spécialistes !) intitulé *Loup-Garou* (Carlo Lucarelli) est une histoire de tueur en série tout à fait originale (eh oui, c'est encore possible) qui se présente comme une sorte de combat singulier



entre deux adversaires aussi redoutables l'un que l'autre. Dans le coin droit du ring, l'ingénieur Velasco, un citoyen tout à fait respectable, bon père de famille, qui, le jour, se consacre au bien de son pays. La nuit, il devient le Loup-Garou, qui assassine des prostituées toxicomanes. Dans le coin gauche, le commissaire Roméo, brouillon, impulsif et dont le mariage bat de l'aile, assisté par Grazia, une fille qui n'a pas froid aux yeux. On sait très rapidement qui est le tueur. Mieux que ça, il avoue être le meurtrier en série et met le commissaire au défi de trouver les preuves contre lui. Tout cela va amener un dénouement pas piqué des vers, une fin ouverte, ambiguë à souhait et, disons-le, passablement machiavélique.

Laura de Rimini, de ce même auteur, met en scène la jeune Laura, une étudiante modèle qui, jouant de malchance, se trompe de sac de voyage et embarque, sans le savoir, quatre kilos de cocaïne pure. Du coup, elle est traquée par un certain nombre d'individus peu recommandables qui veulent tous récupérer le sac en question. Cela devient une sorte de version folle de « Cours, Laura, cours... » avec force rebondissements.



Laura, qui déteste les romans policiers, se trouve ainsi plongée au cœur d'une intrigue de thriller mâtinée de suspense dont elle est l'héroïne involontaire. Mais elle a de la ressource, la demoiselle...

Carlo Lucarelli, qui vit dans la région de Bologne (Italie) est un auteur versatile qui a déjà écrit de nombreux romans (dont huit publiés à la Série noire), ainsi que des comédies. Metteur en scène de vidéo-clips, scénariste de bandes dessinées, chroniqueur de romans noirs, il est également cofondateur du Groupe 13, qui réunit quelques écrivains de romans noirs italiens. (NS)

Loup-Garou

Carlo Lucarelli

Paris, Gallimard, (Série Noire), 2003, 120 pages

Laura de Rimini

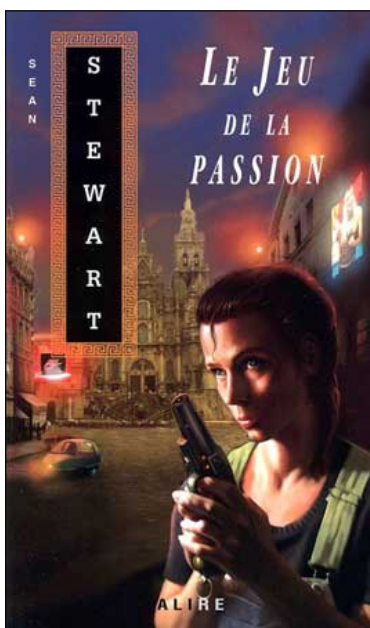
Carlo Lucarelli

Paris, Gallimard, (Série Noire), 2003, 133 pages.

L'Amérique (nous) inquiète

Honte à moi. Je ne connaissais le romancier anglo-canadien Sean Stewart ni d'Ève ni d'Adam et même pas de réputation. Et sans doute le fait qu'il ait essentiellement œuvré dans le genre fantasy, que je ne fréquente guère, y est pour quelque chose. Quoi qu'il en soit, je suis bien heureux d'avoir fait sa connaissance via les pages du *Jeu de la passion*, son premier roman, publié initialement au début des années 90, qui a enfin paru cet automne sous le label Alire dans une excellente traduction française d'Élisabeth Vonarburg. Hybride de polar et de science-fiction, ce bouquin avait valu simultanément à son auteur les prix Arthur-Ellis du meilleur polar et Aurora du meilleur roman de SF. Pour un coup d'envoi, avouons que ce n'est pas rien.

Dans l'Amérique d'un avenir hélas pas aussi lointain qu'on le souhaiterait, une Amérique contrôlée par l'extrême-droite et les fondamentalistes chrétiens, la police fait à l'occasion appel à Diane



Fletcher pour résoudre certaines enquêtes délicates. Et pour cause ! Diane est une chasseuse, une détective privée, dotée du pouvoir de voir et de ressentir les émotions des autres. Aussi, lorsque survient la mort on-ne-peut-plus suspecte de l'acteur Jonathan Mask, électrocuté par un costume de scène *high tech*, on retiendra naturellement ses services. Les flics croient à un accident, mais étant donné les liens de la star avec les hauts cénacles du pouvoir politique et religieux, l'enquête se doit d'être menée avec rigueur. Comme de fait. Troublée par des doutes persistants à propos de son travail de dépisteuse, accablée de remords à l'idée de sa responsabilité dans l'exécution des proies qu'elle débuse, notre chasseresse Diane ne tardera pas à découvrir que la face cachée de Mask est fort différente de celle qu'adulait le public. Bientôt s'imposera avec la force de l'évidence la thèse de l'assassinat de l'acteur.

Bien qu'écrit et publié il y a plus de dix ans, ce premier roman n'a rien perdu de sa pertinence, au contraire. Thriller futuriste au suspense redoutablement efficace, *Le Jeu de la passion* se double d'une réflexion implacable sur les enjeux qui échauffent les esprits en ce moment même chez nos voisins du Sud. En soulevant les questions pertinentes et nécessaires, Sean Stewart illustre par l'exemple tout le potentiel polémique et analytique du genre noir et de la science-fiction. Et ce faisant, il brosse sans complaisance le tableau d'une Amérique agitée par des tensions internes près de la névrose, une Amérique qui à juste titre nous inquiète, pour reprendre l'expression de Jean-Paul Dubois. (SP)

Le Jeu de la passion

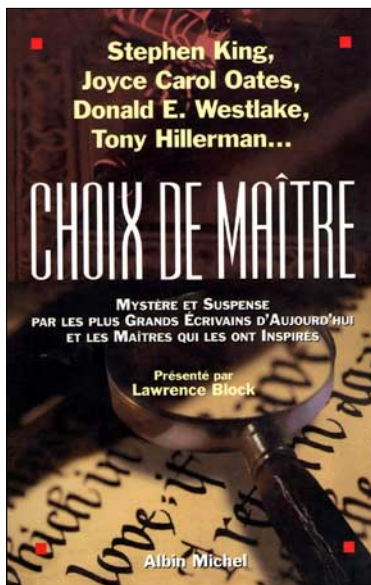
Sean Stewart

Lévis, Alire (Romans), 2003, 245 pages.



Les maîtres du suspense font leur choix...

Choix de maître (présenté par Lawrence Block) est une anthologie thématique dont le sous-titre



est « Mystère et suspense par les plus grands maîtres d'aujourd'hui et les maîtres qui les ont inspirés ». Le principe est à la fois simple et ingénieux : les écrivains invités choisissent un de leurs textes dont ils sont particulièrement fiers, puis on leur demande de choisir une nouvelle d'un autre écrivain, une histoire qu'ils auraient aimé écrire ! Le résultat est tout à fait intéressant, parfois surprenant quand on examine attentivement les choix de ces « maîtres ». Oublions les superlatifs et les titres de noblesse (commerce, oblige !) car s'il y a de véritables « maîtres », il y a aussi des auteurs mineurs. Ou disons plus simplement qu'il y en a qui sont moins « maîtres » que d'autres... et inversement. Histoire de ne vexer personne, on ne donnera pas de noms...

Or donc, qui a choisi qui ? Voici les couples : Stephen King/Joyce Carol Oates (deux gothiques), Peter Lovesey/Donald Westlake (une pointe d'humour), Harlan Ellison/Jacques Futrelle (un choix surprenant), Ed Gorman/Stephen Crane, Joan Hess/Judith Garner, John Lutz/W.F.

Harvey, Bill Pronzini/Benjamin Appel, Lawrence Block/John O'Hara, et Tony Hillerman qui a choisi Joe Gores.

Parmi tous ces récits de bonne facture, il y en a qui méritent vraiment qu'on s'y attarde, notamment « Le Crime de Miss Oyster Brown », de Peter Lovesey, un récit tout à fait amusant, diablement ingénieux et que moi, j'aurais voulu écrire. Et puis il a ce drôle de récit de Jacques Futrelle (qui a eu la mauvaise idée de faire son dernier voyage à bord du Titanic...) mettant en scène le personnage qui l'a immortalisé : Augustus S.F.X. Van Dusen, alias La Machine à Penser, qui donne une prestation époustouflante dans « Le Problème de la cellule 13 ».

En général, je trouve qu'il y a assez peu de *bonnes* anthologies de nouvelles policières (si on compare au nombre effarant de romans, par exemple). Celle-là est une exception et mérite de figurer dignement dans la bibliothèque de l'amateur éclairé. (NS)

Choix de maître

Lawrence Block (dir.)

Paris, Albin Michel, 2003, 348 pages.



À votre santé !

Le Fleuve noir poursuit sa drôle de collaboration avec la Mutualité française pour mettre en garde la population contre certaines pratiques parfois douteuses des institutions de santé et ils le font par le biais d'écrivains triés sur le volet dans la collection *Polar santé*. C'est avec un certain enthousiasme que j'avais parlé du livre de Martin Winckler dans *Alibis 8* et c'est avec beaucoup d'attente que j'ai entrepris celui de Gérard Delteil, *Retraite anticipée*.

Drame à la résidence des Cèdres bleus, une maison de retraite pour les personnes du troisième âge située dans le sud de la France. Un incendie tragique détruit l'édifice et cause la mort de huit personnes. Y aurait-il corrélation entre cette histoire et celle de ce vieil homme



échappé d'un asile psychiatrique et retrouvé mort sur le bord d'une autoroute qui fut l'un des pensionnaires de cet établissement de luxe pour retraités bien nantis ? Raoul Walberg, journaliste au *Journal*, mène sa petite enquête en compagnie de Véronique, photographe et petite amie. Cependant, leur quête est semée d'embûches et les responsables des établissements qu'ils doivent visiter ne sont guère coopératifs avec eux. Parallèlement, la juge Mireille Frémont et la police enquêtent. Les jeux de pouvoir se tissent à mesure que l'enquête avance et, visiblement, ce que Walberg trouvera ne sent vraiment pas bon. Histoire de gros sous, implication du milieu pharmaceutique pour tester les nouveaux médicaments, cotation en bourse, nominations multiples à différents postes, les collusions sont nombreuses et les réalités difficiles à avaler.

Dès le départ, j'ai apprécié le ton employé par Gérard Delteil dans ce deuxième de collection : ton beaucoup moins *ordonnance médicale* que celui utilisé par Martin Winckler dans *Mort*

in vitro. Cependant, si le roman de Delteil commence sur les chapeaux de roues, l'enquête, elle, piétine déjà après une centaine de pages et le roman s'essouffle. La thématique utilisée par l'auteur, par contre, fait peur : mauvais traitements aux patients, vols de leurs biens et peu de préoccupation de leur bien-être. Les médicaments que l'on met dans la nourriture des patients pour créer des symptômes afin que l'on puisse les gaver des nouvelles pilules-tests pour le compte de grandes multinationales ne sont que la pointe de l'iceberg. Et cette pauvre femme qui est devenue incontinente depuis qu'elle est pensionnaire de cette maison de retraite et à qui l'on ment sans cesse...

Attention aux retraites dorées, vous trouverez peut-être, comme dans le roman de Delteil, que la réalité est parfois comme les pilules, difficiles à avaler. À votre santé ! (FBT)

Retraite anticipée

Gérard Delteil

Paris, Fleuve noir (Polar santé), 2003, 221 pages.



Les morts ont toujours tort

C'est le premier roman de Justo E. Vasco traduit en français. Du moins en solo parce que le tandem Chavarria/Vasco, lui, n'est pas inconnu du monde francophone (*Boomerang*, chez Rivages, pour n'en nommer qu'un). Vasco, qui vit maintenant en Espagne, est Cubain et, il va sans dire, c'est de La Havane dont il est question dans *L'Œil aux aguets*, la ville des petites gens qui, faute de pouvoir faire autrement, survivent en traficant du mieux qu'ils le peuvent... ou alors accumulent une charge de frustration qui, un jour ou l'autre, éclate brutalement. C'est ce qui arrive lorsqu'un tireur insaisissable se met à faire des victimes dans la ville. Mais quand on est mort, la police fouille notre passé et là, la vérité, ou du moins une « certaine » vérité, jaillit au grand jour.

C'est tout d'abord un vieux héros de la révolution en fauteuil roulant qui se fait canarder. L'inspecteur Cartaya, qui est chargé du dossier, découvre que le pauvre type a berné tout le monde sur son passé puisqu'il découvrira que le vieux était plutôt un repris de justice dont le petit commerce servait de couverture à un trafic de drogue. Évidemment, l'inspecteur se demande immédiatement si cette exécution n'est pas le fait de ceux qui cachaient la drogue chez le faux révolutionnaire... et certains trafiquants, immanquablement, arrivent aux mêmes conclusions, qui provoquent une belle pagaille et des départs précipités dans quelques ménages.

Mais voilà qu'il y a un nouveau meurtre : un photographe de plateau qui, à son tour, est proprement assassiné d'une seule balle venue d'on ne sait où. Celui-là aussi, Cartaya va s'en apercevoir, avait une double vie. Il trouve d'ailleurs sur lui des photos extrêmement compromettantes de la femme d'un général qui baise avec le chauffeur de son mari. Voilà une information qui monte vite en haut lieu et, cette fois, l'enquête change de mains et file tout droit entre celles de ceux qui protègent le pouvoir.

Mais Cartaya ne lâche pas le morceau, il est buté et n'en fait qu'à sa tête. Y aurait-il une relation entre la mort du photographe et ces hauts gradés, songe-t-il, sachant très bien que tout ça va mal finir surtout pour la femme du général ? Et ça, Cartaya n'y peut rien, et c'est bien pour cette raison qu'il s'acharne à vouloir continuer à trouver ce qui se trame sous ces deux meurtres.

Et voilà que, toujours dans le même quartier, la vitre arrière de la voiture d'un célèbre coureur de jupons de La Havane vole en éclat, causant la plus grande frayeur du dit coureur qui en perdra tous ses moyens — mais ça, même Cartaya ne l'apprendra pas ! Puis on trouve le corps d'un transsexuel qui, à voir son état, a été assassiné bien avant tout le monde, mais toujours par une seule balle.

Mais qui diable... ? ne cesse de se demander Cartaya, qui en fait maintenant une véritable

fixation. Car il y a une relation entre tous ces meurtres : une arme rare, maniée par un tireur qui ne peut être qu'un expert qui ne rate jamais ses coups. Et à cette certitude, Cartaya joint une deuxième question : pourquoi ?

Dans la cohue de La Havane qui, lentement, se dégingue sous son soleil de plomb, l'inspecteur, qui cherche désespérément les réponses à ses questions, s'aperçoit soudain que tous les lieux où on a tué sont peut-être visibles d'un seul point...

À lire ce qui précède, on serait porté à croire que *L'Œil aux aguets* est un thriller au suspense insoutenable. Détrompez-vous, ce roman n'en est pas un. Ou du moins, ce n'en est pas un selon les normes habituelles. Car le lecteur connaît à l'avance toutes les réponses puisque Vasco, dès le début du roman, donne la parole au tireur fou. On sait donc que celui que cherche Cartaya est un pauvre vieux qui, de son minable appartement d'un bloc tout aussi minable, passe ses journées à espionner son voisinage. Or, depuis qu'il estime avoir été trompé par une des personnes qu'il espionnait (cette femme magnifique

qui, de sa fenêtre, montrait des seins et une croupe à lui redonner sa jeunesse, dévoile un jour des attributs qui n'ont rien de féminins !), le vieux sue la haine et l'exaspération. Comme c'est un ancien champion de tir, il décide de se venger et, d'un tir précis, il abat le transsexuel. Et du coup, il prend peur, sachant que la police n'aura aucun mal à trouver d'où vient le tir. Aussi décide-t-il de brouiller les pistes et de tuer, au hasard, d'autres personnes !

Mais, au même moment, voilà qu'une lueur d'espoir surgit dans sa vie misérable : son frère Vincente, qu'il n'a pas vu depuis trente ans, son frère qui vit en Espagne et qui est riche, son frère qui lui ressemble tant, vient le visiter, et là, un autre plan germe dans la tête du vieux : il va prendre la place de son frère et se pousser pour de bon de ce pays de merde...

Si vous cherchez un polar qui se démarque par la qualité de son suspense ou l'habileté de son intrigue, *L'Œil aux aguets* n'est peut-être pas un bon choix. Cependant, si vous voulez vous immerger dans La Havane — avec ses odeurs, ses bruits, sa chaleur écrasante, sa joie de vivre désespérée qui n'a d'égal que le désespoir résigné de ses habitants... —, voilà le roman qu'il vous faut.

Et puis, malgré sa structure passablement échevelée, il faut admettre que, petit à petit, l'histoire nous attrape dans son étrange filet narratif. Au-delà de la sympathie qu'on éprouve pour l'inspecteur Cartaya et de l'antipathie qui suinte littéralement de la pensée du tireur — un modèle d'égoïsme pur et d'arriviste (sur le tard !) sans scrupule —, c'est tout le drame d'une ville qui attend que l'Histoire se remette en marche qui nous est proposé.

Ah oui : ceux qui aiment que les « bons » gagnent à la fin devront s'abstenir ! Car Vasco, avec sa finale tout à fait noire, semble vouloir nous dire : à La Havane, il n'y a plus de bons ou de méchants, il n'y a que des survivants ! (JP)

L'Œil aux aguets

Justo E. Vasco

Paris, Gallimard (Série Noire), 2003, 215 pages.

